

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[7. Stafford House, Jeudi 13 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
[8. Stafford House, Samedi 15 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
[9. Stafford House, Lundi 17 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

[14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document
[15. Stafford House, Vendredi 28 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document
[16. Stafford House, Samedi 29 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Madame que vous dirai-je ? Je n'aime pas les sentiments combattus, ils sont peu dans ma nature.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 31/45-46

Information générales

Langue Français

Cote

- 54-55, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/181-188

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°9 Vendredi 21 Midi.

Madame que vous dirai-je ? Je n'aime pas les sentiments combattus ; ils sont peu dans ma nature. En général, quand deux impressions contraires m'arrivent ensemble, mon cœur choisit décidément choisit et l'une devient bientôt dominante, tout à fait dominante. Mais aujourd'hui que faire ? Vos N°7 et 8, le dernier surtout que je reçois à l'instant, me pénètrent de tristesse et de bonheur. Votre inquiétude me désole et me charme. Je lis, je relis, je relis vingt fois les paroles pleines d'une agitation pour vous si douloureuse, pour moi si tendre ! Que ne donnerais-je par pour vous l'épargner ? Que ne vous dois-je pas pour l'avoir sentie ? Pardonnez-moi dearest Princess, pardonnez-moi mon égoïste joie ; elle n'ôte rien, je vous jure à ma peine pour votre peine. Je crois que si ce n° 8 était arrivé avant-hier, le chagrin, l'eût emporté en moi. Je vous aurais vue encore si triste, si troublée ! Mais, depuis hier j'espère, le mal est passé ; hier au plus tard, vous avez reçu une lettre ; vous en aurez une autre demain ; elles iront à vous désormais régulièrement, souvent, bien souvent. Chacun à notre tour, nous avons traversé l'un et l'autre un bien sombre nuage. De petites circonstances, des circonstances tout-à-fait étrangères à notre volonté, mon déplacement, des adresses inexactes, des postes mal réglées voilà la vraie cause du mal. Il ne se reproduira plus. Nous y veillerons. J'y veillerai comme les Guèbres sur la dernière étincelle du feu sacré, comme une mère sur son enfant malade. Les témoignages de votre affection me sont mille fois plus doux que je ne vous le dirai jamais. Mais je ne veux jamais les devoir à une minute de souffrance de votre cœur.

Et Lord Aberdeen ? Il est donc parti ? Et je puis en toute sûreté, le plaindre, être juste envers lui ? Que je vous remercie de m'avoir ainsi mis à l'aise avec moi-même ! Je ne connais rien de plus pénible que de nourrir en son âme un mauvais

sentiment contre un galant homme malheureux. Et pourtant vous êtes une noble créature. Et moi j'ai le cœur bien fier. Je pressentais cela et depuis longtemps. Même avant votre départ, le nom de Lord Aberdeen me frappait plus sérieusement qu'aucun autre. Pauvre homme ! C'est si naturel !

Vous ne savez pas Madame, pour un homme sérieux et malheureux, quel charme il y a en vous, dans votre air, dans votre accent, dans ces entretiens où éclatent, avec tant de dignité et d'abandon, votre esprit si haut si simple, si libre, votre âme si gravement et si finement émue, si sensible aux grandes choses, si indifférente aux petites, pleine de tant de sympathie et de tant de dédain ! Je voudrais avoir quelque occasion d'être en bon rapport avec Lord Aberdeen de lui être agréable en quelque chose. Je me sens comme des devoirs envers lui. Vous me direz s'il vous écrit s'il doit revenir à Londres avant votre départ. Vous me direz tout, comme vous l'avez fait.

Samedi 22 midi. Dearest Princess, il n'y a plus de sentiment combattu. Je n'en ai plus qu'un absolument qu'un. Je suis désespéré de votre inquiétude. Je crains quelle ne vous fasse mal. Je reçois à la fois votre petit billet, sans numéro du lundi 17 qui m'est venu directement, après être encore allé me chercher à Caen et votre N°9, du Mardi 18, qui m'arrive par Paris. J'ai beau me dire qu'à présent, depuis Jeudi vous êtes tranquille, que vous savez combien vos inquiétudes étaient vaines. Je n'en suis pas moins désolé, troublé, inquiet de nouveau moi-même et de la façon la plus douloureuse. Je vous vois, vous êtes là devant mes yeux, impatiente, préoccupée quel charme agitée, triste, attendant, attendant encore. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Je veux que vous me pardonniez, quoique je n'ai point de tort, non certainement point de vrai tort, point de tort devant Dieu ; car moi aussi j'ai attendu et bien des jours, et avec une impatience dont j'ai contenu, dont j'ai étouffé l'expression en vous la témoignant. Et si j'avais suivi ma pente, quand vos lettres ne m'arrivaient pas quand mon imagination se lassait, s'épuisait à chercher la cause du retard ou du silence, je vous aurais écrit tous les jours ; tous les jours je vous aurais demandé pourquoi je n'avais pas de lettre. J'aurais mieux fait. Je ne l'ai pas fait à cause de vous, de vous seule. J'ai craint quelque odieuse malice. J'ai voulu y voir clair.

Enfin tout est passé n'est-ce pas, bien passé ? Vous ne craignez plus, vous ne souffrez pas, vous n'êtes pas malade ? Que la parole est pitoyable, & que tous mes efforts seraient vains pour vous envoyer sur ce papier, ce que j'ai en ce moment dans le cœur ? Voyez le, devinez-le. Vous le pouvez, j'en suis sûr ; je me confie à vous. C'est ma consolation dirai-je ma joie, mon inexprimable joie de savoir, d'avoir vu, de voir tout ce qu'il y a dans votre cœur de tendresse et de puissance. Ceci encore, cette joie vous me la pardonnez également. Dites-le moi, que j'aie le plaisir de l'entendre, quoique je n'en aie pas besoin. Demain enfin, après demain au plus tard j'aurai une lettre rassurée, et qui me rassurera j'espère. Mais que d'heures encore d'ici à demain ! Aujourd'hui, il me serait impossible de vous parler d'autre chose.

Adieu adieu. Mais, je vous en conjure, soignez-vous ; ne vous livrez pas à des émotions comme celle que ce petit chien a causée. L'absence est déjà assez lourde ; au moins faut-il être tranquille sur votre santé. Je ne serais pas tranquille quand vous vous porteriez toujours le mieux du monde. Comment l'être un moment si des secousses continuelles vous assiègent ? Éloignez-les ; abrégez-les. Vous pouvez avoir de l'empire sur vous ? Vous m'avez dit que vous réprimeriez tout ce qui pourrait m'affliger. Pensez à moi. Je suis sûr que vous le ferez comme vous me l'avez dit. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 28/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/890>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur54-55

Date précise de la lettreVendredi 21 juillet 1837

HeureMidi

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

no. 21

Demander, que vous dirai-je ? Je
sais par les événements combattus, il est peu dans
ma nature. En général, quand deux impressions contraires
se rencontrent ensemble, mon cœur choisit décidément, choisit
celle, ou l'une des deux bientôt dominante, tout à fait
dominante. Mais aujourd'hui que faire ? Vers 8 heures 8,
le dernier instant que je recois à l'instant, me pénètre
de tristesse et de bonheur. Votre inquiétude me désale
et me charme. Je lis, je relis je relis vingt fois la
parce pleine. J'ai agité pour vous de douleurs
pour moi si tendre ! Que me demandez-vous pour
vous l'épargner ? Que ne vous dirai-je pas pour l'avoir
entière ? Pardonnez-moi de vous l'écrire, pardonnez-moi
mon inquiète joie ; elle hâte moi, je vous jure, à me
pêcher pour votre peine. Je crois que si c. et 8 était
arrivé avant hier, le chagrin l'eût transporté en moi.
Je vous aurais vue encore si triste, si leoubée ! Mais,
depuis hier, j'espère, le mal est parti ; hier, au plus
tard, vous avez reçu une lettre ; vous en avez une
autre demain ; elle écrit à vous de l'armoire, régulièrement
souvent, bien souvent. Chacun à notre tour, nous
avons traversé l'un et l'autre un bien sombre nuage.
De petites circonstances, des circonstances tout à fait
étrangères à notre volonté, mon déplacement, des

adresses inexactes, des postes mal réglées, voilà la vraie cause du mal. Et ne se reproduira plus. Vous y veillerez. J'y veillerai comme le diable sur la dernière étiquette du feu sacré comme une mère sur son enfant malade. Quel témoignage de votre affection me vaut mille fois plus doux que je ne vous le disai jamais ; mais je ne vous jure pas, les devoirs d'une minute de souffrance de votre cœur.

Et Lord Aberdeen ? Il est donc parti ? Et je puis en toute sûreté le plaindre, être juste envers lui ? Mais je vous remercie de m'avoir ainsi mis à l'école avec moi-même ! Je ne connais rien de plus pénible que de nourrir en son âme un mauvais sentiment contre un galant homme malheureux. Et pourtant vous l'êtes une noble créature. Et moi, j'ai le cœur bien fier. Je présenterais cela, et depuis longtemps. Même avant votre départ, le nom de Lord Aberdeen me frappait plus douloureusement qu'aucun autre. Pauvre homme ! C'est si naturel ! Vous n'avez pas, Madame, pour un homme si bon et malheureux, quel charme il y a en vous, dans votre air, dans votre accueil, dans ce entretien où s'éclatent une tant de dignité et d'abandon, votre esprit si haut, si simple, si libre, votre âme si gravement et si finement émue, si sensible aux grandes choses, si indépendante aux petites, pleine de tant de sympathie et de tant de dédain ! Je voudrais avoir quelque occasion

d'être en bon et agréable en y devrais caver et doit revenir à direz tout, com

Cher
combattu. J'y
suis dérangé
ou vous faire
belle, selon m
directement,
l'air, et votre
Paris. J'ai bon
vous. Et si bon
inquiétude, et
d'abord, trouble
de la façon la
et, là, devrai
ajoute, triste,
pardonnez, n
pardonnez,
certainement
devant Dieu
des jours, et
dont j'ai été
Et si j'avais

à la vraie Pétre en bon rapport avec son Alceste, de lui être
agréable en quelque chose. Je me sens comme des
devoirs envers lui. Vous me direz s'il vous écrit, s'il
est revenu à Londres avant votre départ. Vous me
direz tout, comme vous l'avez fait.

Ames, 22 mch.

Cher Prince, il n'y a plus de sentiment
combattu. Je n'ai plus qu'un, absolument qu'un, je
suis désespéré de votre inquiétude, de croire, quelle
me vous fasse mal. Je reviens à la fois votre petit
billet, votre nombre, du lundi 17 qui m'est venu
directement, après être encore allé me chercher à
laon, et votre n. 17, du mardi 18, qui m'arrive par
Paris. J'ai bien pu dire qu'à présent, depuis lundi,
vous êtes tranquille, que vous savez combien vos
inquiétudes étaient vaines. Je n'en suis pas moins
désolé, terrible, inquiet de nouveau, moi-même, et
de la façon la plus douloureuse. Je vous vois, vous
êtes là, devant mes yeux, impatiente, préoccupée,
agitée, triste, attendant, attendant encore. Vous me
pardonnez, n'est-ce pas? Je vous que vous me
pardonnez, quoique je n'ai point de tort, non
certainement point de vrai tort, point de tort
devant Dieu; car moi aussi j'ai attendu, et bien
des jours, et avec une impatience dont j'ai contenu,
dont j'ai étouffé l'expression en vain, la laissant
R. Je j'avais écrit ma petite, quand vos lettres,

no. 21

se débarrasser par, quand mon imagination se
lance, d'essayer à chercher la cause du retard ou
du silence, je vous aurais écrit tous les jours; tous
les jours je vous aurais demandé pourquoi je n'avais
pas de lettre. J'aurais mieux fait, de ne l'avoir pas
fait à cause de vous, de vous l'écouter. J'ai écrit
quelque vaine matrice. J'ai voulu y voir clair.
Enfin tout est parti, n'est-ce pas, bien parti? Vous
ne craignez plus, vous ne souffrez pas, vous n'êtes
pas malade? ... Que la parole est pitoyable, et
que tous mes efforts seraient vains pour vous envoyer
sur ce papier ce que j'ai en ce moment dans le cœur!
Voyez-le, devinez-le. Vous le pouvez; j'en suis sûr.
Je me confie à vous. C'est ma consolation, dis-je, je
me jure, mon inexprimable joie de savoir, d'avoir
vu, de voir tout ce qui y a dans votre cœur de
tendresse et de puissance. Ici encore, cette joie,
vous me la pardonnez également. Et le mal; que
j'aie le plaisir de l'entendre, quoique j. n'en aie
pas besoin.

Demain enfin, après demain au plus tard,
j'aurai votre lettre rassurée, et qui me rassurera,
j'espère. Mais que d'heures, encore d'ici à demain!
Aujourd'hui, il me semblerait impossible de vous
parler d'autre chose. Adieu, adieu. Mais, je vous
en conjure, saluez-vous, ne vous laissez pas à
des émotions. Comme celle que ce petit chien vous
a causée. L'absence est déjà assez lourde; au

s'aimer par les
ma nature. En
s'écouler en
site, et l'âme de
dominante. En
le dernier d'été
de la messe et
et me charmant.
paroles pleines
pour moi si te
vous l'épargne
d'entier? Par
mon egoïste joie
prière pour voi
arriver même à
de vous arriver
depuis hier, j'
tard, vous av
autre. Demain
chouant, bien
avoir traversé
de petits cœurs
étrangers à m

Mais faut-il être tranquille sur votre santé. Je
 ne serais pas tranquille quand vous vous porteriez
 toujours le mieux du monde. Comment être en
 sûreté d'être de vous, continué, vous assurant?
 Écrivez-le, j'abrègerai. Vous pouvez avoir de
 l'empire sur vous. Vous m'avez dit que vous
 réprimiez tout ce qui pouvait m'affliger. Écrivez
 à moi. Je suis sûr que vous le ferez comme
 vous me l'avez dit.